

Vera Pollo

## Trois réponses du psychanalyste

« Que répond le psychanalyste ? Éthique et clinique », ce titre semble suggérer deux voies pour aborder un même thème : les réponses de l'analyste abordées prioritairement par la voie de l'éthique ou par celle de la clinique. Il n'y a pas de clinique sans éthique, c'est évident. Mais peut-on aborder l'éthique de la psychanalyse par une autre voie que celle de la clinique ? Est-il possible de séparer la voie épistémique de la voie de la jouissance ?

Si nous partons d'un écrit de Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » (1958), nous pouvons dire que le dispositif freudien implique au moins trois réponses de l'analyste. Colette Soler<sup>1</sup> les a nommées de la façon suivante : la promesse, à la première place ; ensuite la demande de dire ; enfin l'interprétation, en troisième place. Le terme « promesse » est extrait d'un texte de Freud et se réfère à l'importance du diagnostic différentiel entre névrose et psychose. Selon Freud, nous ne pouvons pas promettre la guérison de la psychose. Mais nous pouvons étendre le terme « promesse » au concept même d'inconscient, si nous le prenons, avec Lacan, comme ce qui « se situe, à ce point où, entre la cause et ce qu'elle affecte, il y a toujours la clocherie<sup>2</sup> ». En ce sens, le transfert est seulement promesse d'analyse, et l'analyse, promesse de passe, est aussi promesse d'analyste.

La première réponse de l'analyste est celle qui énonce « oui, je vous accepte en analyse ». Ce qui nous rappelle immédiatement la position de Freud de ne pas se faire le garant de l'analyse de Sidonie C.,

1. C. Soler, « Interpretação : as respostas do analista », in *Opção Lacaniana*, Revista brasileira internacional de psicanálise, n° 13, août 1995.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 25.

c'est-à-dire Margarethe Csonka-Trautenegg<sup>3</sup>, la « Jeune homosexuelle ». Si nous considérons qu'on ne peut pas formuler une question sans que le non-savoir soit venu délimiter, comme un cadre, le champ du savoir, nous dirions que la première réponse de l'analyste, le premier *oui* ou *non*, vient ratifier, et non rectifier, l'existence ou non d'une question indispensable à l'entrée en analyse.

La réponse comme « demande de dire » est l'énonciation de la règle analytique. En l'énonçant, l'analyste témoigne de jusqu'où il est arrivé dans sa propre analyse. En contrepartie, l'interprétation qui va valoir comme réponse dépend directement de ce que l'analysant « impute à l'analyste être ». Ce qui équivaut à dire que l'effet interprétatif de l'intervention de l'analyste est conditionné, de façon rigoureuse, par la place où il se trouve dans une structure langagière qui n'est pas la sienne, mais celle de l'analysant.

En 1971, dans « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits*<sup>4</sup> », Lacan déclare qu'« il n'y a pas de dialogue », ce qu'il reprend l'année suivante, dans « L'étourdit<sup>5</sup> », comme ce que le sujet appréhende à la fin de l'analyse, non nécessairement à la sortie, lorsque l'analyste a déjà été réduit à l'objet *a*, semblant par excellence, par l'analysant. Parce que nous savons que l'association libre appartient au registre du discours du maître, et la supposition de savoir à celui du discours de l'hystérie. Lorsqu'on est dans le lien qui caractérise le discours de l'analyste, lien à deux, le sujet se confronte aux trois dimensions de l'impossible : celle du non-rapport entre les sexes, celle du sens et celle de la signification.

Dans la dimension du sexe, nous avons la vérification du dialogue impossible d'un sexe à l'autre, voire qu'il « en résulte pour le dialogue à l'intérieur de chaque [sexe] quelque inconvénient<sup>6</sup> ». Dans la dimension du sens, on découvre que le sérieux est simultanément le sériel et le comique. « Fala sério ! » (« Parle sérieux ! »), expression idiomatique de la langue portugaise qui résonne toujours entre le défi et l'ironie. Elle est presque synonyme de « Dis la vérité ! ». Je me

3. I. Rieder et D. Voigt, *Sidonie Csillag, homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle*, traduction de l'allemand par Thomas Gindele, Paris, EPEL, 2003.

4. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 553-559.

5. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 449-495.

6. *Ibid.*, p. 487.

demande s'il ne s'agit pas du retour nécessaire du phallus imaginaire dans la production de sens, qui s'étend imperceptiblement « du sublime au ridicule ». Enfin, dans la dimension de la signification, se révèle que l'insulte est le premier et le dernier mot du dialogue et que tout jugement est fantaisie. Aucune signification ne touche le réel.

Il vaut se souvenir que, dans le dire de Freud, le chiffre est ce qui est le plus propice, le plus sûr, pour prouver que quelque chose prend son origine dans l'inconscient. Par le fait de subir une série de déterminations, pourtant toutes au-delà du moi, le chiffre n'est pas comique, il est signifiant sans sens, signe de jouissance.

Lacan avait opéré l'inversion du précepte « bien faire et laisser parler » en « bien parler et laisser faire ». Nous pouvons dire que cette inversion, dans « Télévision », se dédouble d'une autre. Dans ce texte, Lacan subvertit la citation de la maxime de Boileau, citée par Freud, « ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement <sup>7</sup> », en « ce qui s'énonce bien, on le conçoit clairement <sup>8</sup> », c'est-à-dire fait son chemin. Si l'interprétation est bien énoncée, il est possible qu'elle « réponde à l'interrogation profonde du sujet, [car] il faut en effet que le sujet l'entende comme la réponse qui lui est particulière <sup>9</sup> ».

Dès 1953, Lacan observait que la technique avait conduit l'interprétation à s'éloigner de son principe <sup>10</sup>. Transformée en phlogistique, elle coulait sans but ni direction. Ainsi, il a été nécessaire que Lacan avertît les analystes que l'interprétation n'est pas ouverte à tous les sens, mais seulement à toucher la pulsion et promouvoir l'avènement du signifiant, de quelque chose qui, soudain, interrompe la répétition et rende « la traduction possible <sup>11</sup> ». Toute interprétation a à voir avec le lien entre la parole et la jouissance, elle demande du travail et consiste en un supplément de signifiant que l'analyste introduit dans le discours de l'analysant <sup>12</sup>.

7. S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967.

8. J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 544.

9. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 291.

10. *Ibid.*, p. 289.

11. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 593.

12. J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, Entretiens de Sainte-Anne, leçon du 4 mai 1972, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 149.

Selon Colette Soler <sup>13</sup>, nous pouvons séparer deux versants du déchiffrage : celui qui constitue la série des signes et celui qui arrive au *sens congru*, sens qui s'ajuste, convenant exactement à une situation déterminée, et met donc une limite à l'opération de déchiffrage. Par exemple, celui qui a permis que Freud énonçât à propos de l'analyse d'Ernest Lanzer : « Le sujet était un rat. » Limite ne correspondant pas nécessairement à la fin de l'analyse, mais qui indique la traversée du fantasme, séparant le *versant-sujet* – toujours indéterminé dans le glissement des chaînes signifiantes – du *versant-objet*, dans lequel le sujet souffre une détermination absolue. Il reste le nœud de l'ininterprétable. Lorsque nous nous percevons dans ce dernier, c'est signe que nous sommes dehors. À ce moment, la castration réitérée sera aussi réitération de l'acte d'entrée, retrouvé dans la sortie.

Rio de Janeiro, 25 octobre 2011.

*Traduction de Elisabete Thamer*

13. « Interprétable et ininterprétable », *Les Feuilles du Courtil*, publication du Champ freudien en Belgique, n° 12, juin 1996.